

## L'ENTRETIEN DU MOIS

# Et maintenant ? En publiant "L'Automne des bonnets rouges", Charles Kermarec regarde plus loin...

- "L'Automne des bonnets rouges": un livre breton sur des événements bretons...
- « Ici, chaque crise s'est toujours traduite par un rebond... »
- La guerre des deux Bretagnes ne doit pas avoir lieu !
- « Brest et le Centre-Bretagne ne peuvent vivre l'un sans l'autre... »
- « La pensée, ce n'est pas le journal télévisé ou la série TV... »
- « Sans bons livres, pas de bonne éducation qui vaille ! »
- A l'ère du "tout-numérique"... le livre survivra !

Une préface de l'historien Emmanuel Todd, des analyses, en toute liberté, des universitaires J. Baguenard, H. Thouément, E. Charles, et du journaliste R. Pérez...

Un entretien avec M. Charles KERMAREC,  
Directeur des Éditions Dialogues



« L'idée de ce livre est venue très vite, devant ce mouvement des « bonnets rouges » qui a surgi comme une éruption « volcanique », même si les signes avant-coureurs étaient nombreux depuis quelques mois... »

Ce n'est pas une jacquerie circonstancielle, une « éruption de boutons » !

Et il faut donc analyser, aller rechercher ses causes profondes, aussi loin que possible, et ne pas attendre que cela se fasse à Paris, par des journalistes qui vont survoler l'événement et donner un bouquin sans contenu et vite fait à des éditeurs parisiens qui vont profiter de l'effet d'ambiance pour vendre du papier imprimé.

J'ai donc voulu que soit pensé ici, rédigé ici, édité ici, imprimé ici un livre sur ce qui se passe ici », nous a confié C. Kermarec.

Cet homme à la soixantaine dynamique et conviviale fait preuve d'une simplicité et d'une attention à l'autre qui suscitent d'emblée la sympathie.

Ses réponses d'interviewé, réfléchies, méthodiques, ses idées exprimées avec clarté et pédagogie révèlent l'avocat qu'il fut à l'aube de sa carrière, et la vaste culture de l'homme de lettres qu'il est devenu, par une passion du livre, que les ans n'ont en rien érodée !

Un humour savoureux, un joyeux et sonore éclat de rire occasionnel confirment qu'un enthousiasme presque juvénile le mobilise toujours...

Singulière destinée que celle de Charles Kermarec, aujourd'hui à la tête de l'une des plus belles librairies de France : Dialogues, à Brest – 1 million de titres vendus à l'année – fruit du concept pionnier qu'il inaugura avec sa sœur Marie-Paul voici près de 38 ans. Un lieu unique, qui tient du salon et de la bibliothèque autant que de la librairie.

Pourtant, ces fils et fille d'agriculteurs finistériens ne s'initient aux livres qu'à l'école, grâce aux « prix d'Excellence » qui clôturaient jadis les années scolaires...

Les Editions Dialogues publient ces jours mêmes un livre original, d'une brûlante actualité : une analyse journalistique et universitaire de la « Révolte des bonnets rouges » et de ses lendemains souhaitables. Un travail réalisé à quatre mains ; et une vue sur le sujet, non pas depuis Paris, mais depuis ce « bout du monde »-ci !

Voici un dialogue plein de vitalité et de profondeur :

### ■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

« J'ai 65 ans et suis libraire à Brest depuis le 24 mai 1976, précisément, date de l'ouverture de la librairie. Sachant qu'il avait fallu quelques mois de préparation, je suis donc impliqué dans le commerce des livres depuis l'été 1975, soit depuis l'âge de 27 ans.

Auparavant, j'avais fait des études de Droit et de Sciences Politiques, et exercé comme collaborateur salarié dans un cabinet d'avocats à Angers pendant un peu plus d'un an... juste assez pour me rendre compte que ce n'était vraiment pas ma vocation !

Je suis aussi éditeur depuis trois ans.

Je suis marié. Nous avons un fils, qui est juriste.

Je n'ai pas de loisirs, mais j'aime aller voir un match de foot le vendredi soir au stade brestois – en me désespérant de la médiocrité actuelle du football que l'équipe de Brest pratique – et regarder les matchs de Coupe d'Europe à la télé.

J'ai de bons amis qui pratiquent le golf le samedi et le dimanche, et je me moque allègrement d'eux en leur demandant comment ils peuvent perdre tant de temps à essayer de pousser une petite balle en plastique dans un trou au milieu d'un champ... ! »

### ■ Vous publiez cette semaine – par votre maison d'édition « Les Éditions Dialogues » – un livre sur la situation actuelle de la Bretagne Ouest, notamment, et sur la révolte des « bonnets rouges »... Quelle a été votre idée directrice en lançant ce projet ?

« L'idée est venue très vite, devant ce mouvement des « bonnets rouges » qui a surgi comme une éruption « volcanique », même si les signes avant-coureurs étaient nombreux depuis quelques mois : j'ai entendu ici, plusieurs fois, Jean Le Vourch tirer la sonnette d'alarme contre l'écotaxe et l'irresponsabilité des politiques qui ajoutaient des impôts et des handicaps supplémentaires à une région dont ils ne percevaient pas assez « l'excentricité »... »

Je me rappelle l'entendre prendre à partie telle députée en lui disant qu'ils allaient envoyer des sociétés de transport « dans le mur », en prélevant 0,5 % à des entreprises qui ne gagnent que 1 %, soit la moitié de leur résultat...

Face à cette révolte qui a été soudaine – malgré ces signes avant-coureurs, et comme souvent le sont les révoltes – il m'a paru qu'il fallait en rendre compte avec recul et l'analyser dans ses tenants les plus profonds.

Et l'une des caractéristiques de ce mouvement est

d'être né, non pas seulement en Bretagne, mais dans l'Ouest breton. Or, quand on observe les cartes anamorphiques de la France, on voit bien qu'il existe deux Breagnes : une Bretagne Est qui est à moins de deux heures de Paris par le TGV, et aux portes de l'autoroute ; et une Bretagne de l'Ouest qui en est à plus de quatre heures...

On ne peut pas considérer que cette Bretagne – avec son caractère plus que péninsulaire, presque insulaire, et ses handicaps géographiques dans une Europe qui s'est recentrée vers l'Est – se révolte sans raisons profondes : ce n'est pas une jacquerie circonstancielle, une « éruption de boutons » !

Et il faut donc analyser, aller rechercher ses causes profondes, aussi loin que possible, et ne pas attendre que cela se fasse à Paris, par des journalistes qui vont survoler l'événement et donner un bouquin sans contenu et vite fait à des éditeurs parisiens qui vont profiter de l'effet d'ambiance pour vendre du papier imprimé.

J'ai donc voulu que soit pensé ici, rédigé ici, édité ici, imprimé ici un livre sur ce qui se passe ici. »

### ■ **Pourquoi avez-vous choisi de le faire écrire « à plusieurs mains » ?**

« Parce que la rédaction est plus rapide, ce qui est une nécessité compte tenu du sujet, et donc une raison factuelle.

L'autre raison tient à la multiplicité des causes de cette crise, qui m'a paru être autant une crise politique qu'économique. Il fallait donc faire appel à des compétences diverses : un spécialiste de la science politique et des économistes pour l'analyse des causes lointaines, et un journaliste pour celle des événements eux-mêmes. »

### ■ **Quels en sont les auteurs ? Voudriez-vous dire les raisons de leur choix ?**

« Nous avons donc quatre intervenants : un politologue, deux économistes, tous trois professeurs de l'Université de Bretagne Occidentale, un journaliste éditorialiste dans un quotidien dont le siège est à Morlaix, dans cette Bretagne occidentale.

Et l'on a rajouté à ce quatuor exécutif, pour la préface, un autre intervenant qui apporte un supplément de poids et de brio : Emmanuel Todd, l'un des penseurs majeurs de l'intelligentsia française, mais aussi Breton d'adoption, qui a de plus des attaches dans la région de Carhaix par sa mère (Les Nizan étaient d'origine carhaisienne...), et dont l'analyse de la présente crise tranche sur celle des milieux germanopratin...

Nous voulions faire appel à l'Université de Bretagne Occidentale afin de démontrer que nous avons ici toutes capacités pour analyser ce qui se passe ici, et trouver si possible des pistes de renouveau...

Il s'agit de Jacques Baguenard, professeur de Droit constitutionnel et de Sciences politiques ; d'Hervé Thouément et d'Erwann Charles, économistes qui ont la singularité de piloter un Master de Management des territoires en Europe – or l'aménagement du territoire est l'un des problèmes de la crise actuelle ; enfin, de René Pérez, éditorialiste au Télégramme et journaliste de qualité...

S'agissant d'un livre qui mobilise plusieurs compétences, il présente des regards croisés, chacun des auteurs pouvant avoir une sensibilité qui lui soit propre, différente de celle des autres. Je n'ai pas souhaité les mettre dans un cadre dont ils ne pourraient pas sortir. J'ai voulu une parole libre, pourvu qu'elle soit le fruit d'un travail universitaire, avec toute l'honnêteté intellectuelle que l'on est en droit d'attendre d'un tel travail...

L'appartenance ou le penchant politique m'importait peu, pourvu que le regard porté soit honnête, et l'analyse faite avec recul. »

### ■ **Les « bonnets rouges » suscitent à la fois un soutien large et diversifié, et des critiques violentes, acerbes, et même méprisantes parfois... Comment percevez-vous leur mouvement ?**

« Hélas, comme un mouvement nécessaire ! Je dis « hélas », parce qu'on ne peut se réjouir de voir que des gens soient acculés à la révolte... Mais comment ne se révolteraient-ils pas : 1 000 licenciés chez Doux, 889 chez Gad, je ne sais combien chez Tilly-Sabco (etc.) ! Et partout, l'industrie primaire de la filière agroalimentaire qui s'effondre...

On lit ici et là dans la presse, et avec récurrence, que les patrons ont été « en dessous de tout »... ce n'est pas mon analyse de cette crise-là. Je constate que l'abattage de la volaille ou des cochons emploie des salariés pour un travail sans beaucoup de qualification, mais qui est nécessaire : un cochon ou un poulet ne s'abat pas tout seul...

Et les politiques ont mis ces entreprises qui emploient ces salariés nécessaires – et hélas insuffisamment payés – en situation de concurrence avec des industriels de l'autre côté du Rhin, à qui l'Europe a permis d'utiliser des salariés bulgares, polonais, roumains et autres payés un peu plus de deux fois moins cher pour accomplir les mêmes gestes ! Comment voulez-vous lutter ainsi à armes égales ?

Alors, inconscients, imprévoyants, aveugles ces politiques qui n'ont pas eu la sagesse de voir que cette distorsion de concurrence allait être destructrice et conduire à des faillites en chaîne ?

Pour moi la faute principale revient aux politiques en place dans notre région depuis des années, qu'ils soient de gauche, de droite ou d'ailleurs...

L'on entend aussi accuser ces industriels bretons parce qu'ils n'auraient pas su créer de la valeur ajoutée à leur produit... C'est stupide : avant de pouvoir fabriquer le pâté, il faut bien abattre le cochon ! La fonction de cette industrie, c'était d'abattre le cochon, pas de fabriquer le pâté... Ce pâté, il est fait, avec de la valeur ajoutée, chez Hénaff ou ailleurs. Et l'industrie agroalimentaire bretonne compte beaucoup d'entreprises de transformation à valeur ajoutée ! »

### ■ **Ne retrouve-t-on pas là également, peu ou prou, le vieil antagonisme entre « Jacobins » et régionalistes, entre partisans du pouvoir central et partisans d'une entité bretonne plus fédéraliste, à l'instar des cantons suisses ou des états américains ?**

« Je ne saurais guère répondre à cette question. Je ne sais pas s'il y a des fondements jacobins et girondins à cette histoire-là... Ou si l'on est simplement face à de la politique habituelle à ras de sol, où un pouvoir contesté réagit en étant sûr d'être dans le bon chemin et en faisant intervenir des contre-feux un peu partout. Il me semble que l'on en voit venir, de toutes parts, qui paraissent un peu téléguidés ! Alors, Jacobins, Girondins... ou sous-marins téléguidés... ? »

### ■ **Les événements récents, la crise actuelle dans le secteur agroalimentaire, ne remettent-ils pas en évidence l'existence – ou le risque de l'avènement – d'une Bretagne à deux vitesses : une Bretagne Est qui se développe et une Bretagne Ouest qui s'appauvrit ? Existe-t-il une fracture bretonne ?**

« C'est effectivement ce que je constate, de plus en plus : une Bretagne de l'Est qui est dans la banlieue de Paris, et plus interconnectée avec Nantes et Angers qu'avec Brest, Lorient ou St-Brieuc...

Et j'ai l'impression que cette Bretagne-là se porte plutôt bien, avec une bonne croissance démographique, un développement économique. Rennes est, après Bordeaux et Montpellier, la 3<sup>e</sup> ville française en termes de croissance démographique...

Le handicap géographique n'existe pas. C'est important,

car on ne peut pas occulter le fait qu'il existe en France un centre – Paris – où tout se décide, et où se trouve un très grand bassin de population.

Ici, on est loin, et quand la distance kilométrique ne joue pas, c'est le prix qui change tout : un vol Toulouse-Paris coûte 60 à 90 €, un vol normal Brest-Paris coûte 550 €, et avec beaucoup moins de rotations...

Nous avons des atouts. L'agroalimentaire en est un. Encore faut-il ne pas ajouter handicap à handicap comme ce serait le cas avec cette désastreuse écotaxe.

Il nous faut, par exemple, développer la formation. L'Université de Bretagne Occidentale reste trop petite, à 25 ou 26 000 étudiants, et elle a trop peu de doctorants.

Le risque est que les autorités jacobines estiment que c'est une université accessoire, dépendante de l'Université de Rennes...

Il faut considérer la Bretagne située à l'Ouest d'une ligne Lannion-Lorient comme une entité, et la renforcer.

Dans les années soixante, Alexis Gourvenec, Marcel Léon et les autres n'ont pas cherché à refaire des talus. Ils ont obtenu, avec l'aide de politiques, des routes, des téléphones, des aéroports, un port en eau profonde à Roscoff, une université à Brest, afin de désenclaver et de développer la Bretagne Ouest...

La problématique reste largement la même aujourd'hui : renforcer l'université – en nombre et en niveau – le Haut-Débit, l'export, ne pas pénaliser les routes, développer l'atout maritime, avec notamment les biotechnologies marines, créer un véritable arc atlantique... »

■ ***N'y a-t-il pas un danger à opposer la Bretagne occidentale à la Bretagne de l'Est ? Certains ne voudraient-ils pas accentuer les éventuelles oppositions, voire les susciter, pour amoindrir l'ensemble breton ? « Diviser pour régner »... Jules César avait déjà ainsi utilisé les rivalités entre tribus gauloises !***

***De même, à une certaine époque l'on a opposé le Nord et le Sud de notre région, voire le Léon et la Cornouaille... L'heure n'est-elle pas à l'unité réelle, comme le CELIB l'a si bien réalisé en son temps ?***

« Si, bien sûr ! Sur le papier la réponse est simple : la Bretagne devrait « jouer groupée »... sauf qu'on constate que ce n'est pas le cas. Non pas de ce côté-ci de la région, mais de l'autre côté. Rennes donne l'impression de bloquer ce qui arrive à l'Est, et de pomper à l'Ouest.

Un exemple : il existe aujourd'hui en Bretagne trois écoles supérieures de commerce, à Rennes, Nantes et Brest. Pendant longtemps, il n'y en a eu qu'une, à Brest, avec des compétences particulières dans le domaine agroalimentaire et logistique, « comme par hasard » !

Mais cette ESC brestoise s'est fait piller par Rennes, qui au lieu de « jouer groupé » a « joué perso » pour affirmer sa vocation de capitale régionale. L'on a le sentiment que Rennes se comporte, vis-à-vis du reste de la Bretagne, un peu comme Paris vis-à-vis du « désert français » : on pompe la substance du pays et on laisse les déchets... »

■ ***Brest et sa région peuvent-elles prospérer sans un arrière-pays – un Centre-Bretagne – économiquement solide ?***

« Non, mais l'inverse est aussi vrai : Carhaix peut-il exister sans Brest ?... »

On a vu l'importance de la mise en commun des forces dans l'affaire du maintien de l'hôpital de Carhaix. Brest ne peut donc exister sans arrière-pays, ni celui-ci sans la métropole brestoise. Et il faut absolument renforcer cette métropole, pour que nous puissions peser tous ensemble. Et j'insiste sur l'université, qui doit à la fois développer ses pôles d'excellence majeurs – ceux liés à la mer – et ses autres filières. Il ne faut surtout pas développer les uns au détriment des autres. Nous avons besoin de formations

universitaires généralistes de haut niveau. Sinon nous aurons une fuite des étudiants... »

■ ***Comment voyez-vous l'avenir de ce Penn Ar Bed, ce « bout du monde » ?***

« Je lui vois un avenir... Parce qu'ici chaque crise s'est toujours traduite par un rebond. Le livre que nous allons publier s'intitule « L'automne des bonnets rouges. De la colère au renouveau ».

Il ne s'agit pas seulement d'analyser la colère, mais aussi de tracer des pistes pour le rebond. »

■ ***Vous êtes à la tête d'une très belle librairie – connue et reconnue au-delà de la région brestoise : la Librairie Dialogues... Quels en furent les tout débuts ?***

« Nous étions deux en 1976 à ouvrir une librairie à Brest : ma sœur Marie-Paul et moi. Ma sœur, aujourd'hui décédée, a fait de la Librairie Dialogues ce qu'elle est devenue. Elle était au quotidien dans la boutique, avec une aptitude à rendre service telle que j'en ai peu souvent croisé, et une connaissance des livres que j'ai peu vue ailleurs !

Pourtant, ni elle, ni moi, n'étions « tombés petits dans la marmite » puisque nous étions fille et fils de paysans. Mon père a été agriculteur jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, avant de se transformer en restaurateur, « chassé » de la terre parce que son frère aîné, prisonnier de guerre, rentrait au pays. C'était l'aîné et non l'un des cadets qui devait reprendre la ferme familiale...

Chez nous, il n'y avait donc guère de livres. Je les ai découverts à l'école, où il y avait à l'époque des « prix d'Excellence » en fin d'année. C'est ainsi que j'ai eu mon premier livre, tout comme ma sœur... Et elle avait toujours dit qu'elle serait libraire !

Le moment venu, m'ennuyant à Angers, je lui ai dit que je venais l'aider à lancer l'affaire... Et je suis resté. »

■ ***Quelle idée, quel concept, principe ou « règle d'or » explique son succès, alors même que beaucoup de librairies ont du mal à survivre ?***

« Le succès est venu très vite, probablement parce que le métier de la librairie était à l'époque une chose très compassée. Cela sentait un peu le renfermé.

Souvent, une librairie était une petite boutique où se tenait un grand bourgeois à qui le client venait demander l'aumône d'un conseil...

Nous avons ouvert grand les fenêtres, avons inscrit en grand le mot « liberté » : liberté d'entrer et de sortir sans rien acheter. Liberté de feuilleter les livres, de consulter, de s'asseoir et de passer une, deux ou trois heures, sachant que l'on n'achète pas un livre comme une salade : il faut regarder avant d'acheter !

Et le deuxième maître-mot est « service » : rendre service, tout en sachant bien sûr les limites du métier, à savoir qu'un libraire est un marchand de livres, un commerçant...

Nous avons donc fait du commerce de librairie, avec toutes les armes du bon commerce et avec une très bonne qualité de service, notion qui n'existait pas beaucoup dans les librairies d'autrefois.

Paul Valéry a dit : « Seul servir est grand ». Je suis d'accord à cent pour cent avec cela ! »

■ ***Voudriez-vous raconter, à grands traits, les développements successifs de cette « aventure » ?***

« Nous avons décliné l'idée maîtresse : au début nous avons laissé feuilleter, aujourd'hui, la librairie Dialogues a 120 places assises. Les gens viennent, prennent un café, lisent un livre, ou prennent même le déjeuner et repartent le soir... »

Une informatique « au top » permet de vous prévenir dès que le livre commandé est arrivé...

Nous avons voulu proposer le choix le plus large de

livres, ce qui est la première liberté : « Le choix à plus d'un titre » a toujours été le slogan de Dialogues. Nous avons 127 000 titres en stock.

En France, seules quelques librairies proposent la même chose : 4 ou 5 à Paris dont les trois principales FNAC et Gibert ; Mollat à Bordeaux ; Sauramps à Montpellier, le Furet du Nord à Lille... Après, c'est Brest.

Et quand vous ajoutez mille titres aux 126 000 de votre stock, vous n'ajoutez pas des kilos de papier, mais de la compétence. Un exemple : toutes les librairies de France ont des titres sur Gauguin et l'École de Pont-Aven. Mais peu en ont sur Paul Sérusier, de Châteauneuf-du-Faou, qui se rattache pourtant à l'École de Pont-Aven. Et encore moins, sur Jan Verkade, le Moine de Boron, ou sur Jean Deyrolle, qui allait visiter Sérusier à Châteauneuf, à vélo depuis Concarneau...

Pour ajouter de tels ouvrages au rayon Arts et à l'École de Pont-Aven, il faut connaître. Nous recrutons – d'ailleurs à l'UBO – des gens formés par l'université, amateurs de livres, et dont je vérifie qu'ils ont l'envie de servir chevillée à l'âme. »

### ■ **Dialogues, ce sont aussi aujourd'hui plusieurs magasins... ?**

« Oui, nous avons ajouté « Les enfants de Dialogues » il y a douze ans : une librairie dédiée aux enfants, avec comme principe la question : comment faire grandir en sagesse les enfants ? Comment aider les parents à se procurer pour leurs enfants des livres, des jouets, des jeux intelligents et non des produits dérivés de la pub...

Nous avons créé « Dialogues Musiques » en 1985, dans ce qui était la librairie d'origine ; également un site « librairie-dialogues.fr » en 1999, et un site de livres anciens « galaxidion » il y a six ou sept ans, et un site fédératif – « leslibrairies.fr » – qui agrège les stocks de 70 librairies afin de faire pendant à Amazon, pour les gens qui préfèrent s'adresser à des libraires indépendants plutôt qu'à une multinationale américaine pour se faire livrer un livre à domicile...

La Librairie Dialogues, c'est aujourd'hui une boutique qui emploie un peu plus de 80 personnes, et qui vend un peu plus d'un million de livres à l'année. « Les enfants de dialogues », y ajoutent pour leur part un volume de vente équivalent à peu près à un tiers de ce chiffre. »

### ■ **Avez-vous connu des moments de doute, de difficulté... au long des années ?**

« Oui. En 1980, l'on a ouvert dans le centre commercial qui s'appelait « Rallye » à l'époque une librairie de 300 m<sup>2</sup>, qui a bien marché, mais que j'ai supprimée en 1988, parce qu'elle ressemblait à un espace et non à un lieu. Un espace où des gens qui étaient venus faire leurs courses passaient acheter dans l'urgence le dernier roman à la mode ou un petit Larousse comme ils venaient d'acheter du lait ou des yaourts...

Or, pour moi, une librairie est un lieu : un endroit où on prend du temps, où on s'assied, où on est chez soi... C'était un espace traversé par le vent, par l'urgence. Or, on ne choisit pas un livre dans l'urgence. J'ai donc préféré fermer ce magasin pourtant rentable, parce que ce n'était pas une librairie.

De même, à Rennes, nous avons ouvert un magasin qui était un succès commercial mais un « four » financier. On se faisait piller et la comptable était incapable de se rendre compte de la réalité... Nous avons fermé avant qu'il ne soit trop tard.

J'ai tiré leçon de cela en me disant que la librairie, c'est de l'artisanat et en rejetant l'idée de succursalisme.

C'est pourquoi, quand Géraldine Delauney, qui avait été mon adjointe à Brest pendant 25 ans, a créé à Morlaix une librairie à l'enseigne Dialogues qui réplique tous les codes de Dialogues – Enseigne, stocks, meubles, moquettes,

informatique, éclairage... et méthodes – j'ai voulu qu'elle soit « cheftaine » de sa boutique, étant simplement soutenue financièrement puisque je suis actionnaire à 50 % du capital. »

### ■ **Quelles ont été, à l'inverse, vos principales sources de satisfaction ou de joie dans le métier ?**

« Ce sont à coup sûr des rencontres. Si je n'avais pas fait ce métier, je n'aurais probablement pas eu comme un de mes meilleurs amis, Michel Serres. Le rencontrer est toujours un très grand plaisir... Et de même avec Christiane Frémond – une amie de M. Serres que j'ai aussi connue à la librairie – et avec Erik Orsenna, Hervé Hamon... et d'autres écrivains.

Mais c'est le cas également avec beaucoup de clients remarquables, qui sont devenus des amis proches, et avec des personnes qui ont travaillé à la librairie et qui sont devenues plus que d'anciens salariés... »

### ■ **Voici quelques années, vous avez donc ajouté à la librairie une maison d'édition, qui porte le même nom ; pourquoi ?**

« Pour plusieurs raisons, sans doute. Tout d'abord, l'envie de passer « de l'autre côté du miroir », comme Alice au pays des Merveilles : quand vous avez été libraire pendant 35 ans, vous êtes taraudé au quotidien par l'envie de faire une autre partie du métier du livre, que vous ne maîtrisez pas, dont vous ne soupçonnez pas tous les tenants et aboutissants...

Deuxièmement, voyant venir le numérique depuis des années, je pensais qu'il fallait que les libraires s'en saisissent. Nous avons alors une compétence technique particulière en informatique – à l'époque très en avance – qui permettait grâce à un flash code, d'ajouter un fichier numérique au livre papier. J'avais pensé que nous aiderions ainsi les libraires à se saisir du numérique et de cette opportunité pour mieux vendre nos livres... Grosse erreur, ils n'ont pas du tout perçu l'avantage !

La troisième raison, ce sont mes 65 ans et neuf mois : je pense que Dialogues est une chose nécessaire à Brest, et qu'elle doit donc survivre... N'étant pas immortel, il me fallait préparer la suite : laisser les rênes de la librairie à des gens compétents et plus jeunes que moi, les accompagner, mais aussi trouver une occupation utile pour moi, qui n'aime pas perdre mon temps ! »

### ■ **Que représente aujourd'hui l'activité de ces éditions en termes de volumes et de distribution d'ouvrages ?**

« En termes économiques, rien. Beaucoup de pertes. Mais je n'ai plus besoin de gagner ma vie, donc tant que les comptes des autres activités ne s'en trouvent pas plombés, cela n'est pas grave.

Nous avons un petit chiffre d'affaires, avec une valeur de vente aux librairies de 300 000 €, soit 600 000 € en prix de vente public.

Mais je pense que nous ajoutons une pièce économique au territoire où nous sommes, dans cet ouest-breton, qui a besoin de l'agroalimentaire, de la mer, de l'université, d'un aéroport... et d'une activité d'édition pour les gens qui pensent et écrivent ici. Je voulais faire une maison d'édition généraliste, « ouverte à tous les vents », pour faire connaître à l'extérieur les forces intellectuelles vives de notre territoire... »

### ■ **N'est-ce pas une gageure que de lancer une telle entreprise au moment où d'aucuns prédisent la disparition du livre-papier au profit du tout-numérique ?**

« Si, mais j'avais déjà pour partie le réseau. Et Michel Serres, Hervé Hamon et d'autres m'ont confié des livres à éditer, ce qui a permis de démarrer...

Il est cependant évident que nous allons devoir parvenir

à réduire les pertes. Mais nous avons la chance de ne pas être dans la position du jeune éditeur qui démarre seul. Nous avons derrière nous les finances d'une solide entreprise. »

■ **Quelles sont actuellement les facilités, et les difficultés que rencontre le métier, au regard des années ou décennies passées ?**

« L'une des difficultés est le nombre de titres qui sont publiés chaque année : 20 000 dans l'Édition française en 1976 quand nous avons commencé, 70 000 aujourd'hui. Ce ne sont pas 70 000 livres différents, mais pour beaucoup 70 000 fois le même type de livres ! La plupart des éditeurs majeurs de la place parisienne se copient les uns les autres et occupent les tables et rayonnages de librairies avec des livres qui n'ont pas lieu d'être, et ne devraient pas être là... »

Il est donc considérablement plus difficile de lancer une maison d'édition aujourd'hui qu'il y a une trentaine d'années.

Pour nous, être ici est une différence supplémentaire. On pourrait se demander pourquoi, à l'ère de l'informatique et des e-mails... Mais il se trouve que 87 % des journalistes sont à Paris, y compris les journalistes bretons, qui oublient qu'ils le sont...

Or, l'édition est très tributaire de ce que la presse peut en dire. Un livre qui n'est pas vu, relayé par les médias, a peu de chance de se vendre. Compte tenu du nombre de titres publiés, comment un libraire de la Creuse, des Dombes ou de l'Aveyron pourrait-il savoir qu'un ouvrage d'un auteur inconnu a été publié à Brest ? Nous sommes hélas tributaires de cette centralité française... Les éditions Dialogues ont une très grosse audience à Brest, une grosse en Finistère, une assez grosse en Bretagne et dans les 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> arrondissements de Paris, puis dans les grandes villes dotées de grandes librairies – comme à Bordeaux, Montpellier, Toulouse... – mais ailleurs, c'est beaucoup plus difficile.

Édition et librairie sont confrontées à deux autres problèmes : la disparition de petites librairies, qui faisaient du bon travail, éliminées par la grande distribution, et la toute-puissance d'Amazon, qui se comporte en prédateur...

Les facilités sont essentiellement techniques, grâce à l'informatique surtout. Mais nous avons aussi ici les ressources pour fabriquer des livres : correcteurs, maquettistes... Une partie de nos couvertures de livres, par exemple, sont fabriquées au Centre-Bretagne, à Spézet, par Olwenn Manac'h. C'est le cas pour la jaquette de « L'automne des bonnets rouges ».

Et nos livres sont tous imprimés ici, dans la région, même si je sais que c'est plus cher ! »

■ **Croyez-vous en l'avenir du livre version papier ?**

« Oui. Je pense que le livre papier continuera longtemps à exister. On nous rebat les oreilles avec le numérique en nous disant qu'il est « nomade » et facile d'usage ! Nomade, un livre de poche l'est tout autant, et aussi facile d'usage ! Techniquement, il est bien moins fragile, et plus pérenne... Le livre papier possède beaucoup d'avantages concurrentiels sur le livre numérique ; et le numérique en possède également à l'inverse sur le papier. Ils se complètent sans s'exclure. »

■ **Qu'est-ce qu'un bon livre ?**

« Pour le lecteur, c'est celui qui le marque. Celui dont on se souvient six mois ou un an après l'avoir lu. Celui qu'on relit, éventuellement.

Et c'est la même chose pour la société. Car il est des livres qui marquent une société. Nous en avons publié un, à coup sûr : « Médiator 150 mg, combien de morts ? » d'Irène Frachon. Un livre qui était absolument nécessaire, sans lequel la pharmacovigilance ne serait pas aujourd'hui en France ce qu'elle est...

Un bon livre est utile au lecteur, et/ou utile à la société. »

■ **Et à l'inverse, un livre sans intérêt ou médiocre ?**

« Cela ne vaut pas la peine d'en parler ! »

■ **Qu'apporte la lecture à l'enfant, au jeune ? Et à l'adulte ?**

« Notre civilisation est fondée sur l'écrit, ce qui n'est pas vrai de toutes les cultures. Négliger pour l'éducation de ses enfants le passage par l'écrit, par la lecture, est une énorme erreur.

Le livre éveille l'imagination de l'enfant, qui va prolonger celle de l'autre, de l'écrivain... L'enfant parle aussi avec les mots qu'il lit. Il enrichit son vocabulaire par la lecture. Il développe sa réflexion, sa pensée dans la confrontation avec celles des autres... Sans bons livres, pas de bonne éducation qui vaille !

Et pour l'adulte de même. La pensée, ce n'est pas le journal télévisé ou la série TV ! On ne construit pas sa réflexion en happant au vol trois infos à la radio ou à la TV, dans sa voiture en revenant du boulot ou en faisant la vaisselle !

La télévision, c'est de la distraction. La véritable information, longue, se trouve dans les livres et les journaux. »

■ **Noël est proche... Quels sont les best-sellers traditionnels de la période ?**

« Astérix, probablement... »

Mais je préfère répondre en conseillant quelques livres que nous avons édités : celui écrit par Eve Lerner sur la langue ouvrière des années 50, un « petit bijou » d'intelligence et de mémoire collective.

« L'automne des bonnets rouges. De la colère au renouveau », bien sûr !

Nous publions aussi un livre de Kofi Yamgnane : « Afrique, introuvable démocratie », une réflexion qui concerne l'Afrique, mais va au-delà, car poser la question de la démocratie là-bas, c'est aussi poser la question de la démocratie ici, ce qui est plus que jamais nécessaire !

En cette fin d'année, nous publions également un superbe petit livre très poétique d'Hervé Bellec : « Rester en rade » ; et un magnifique livre des peintures de Paul Bloas, le peintre muraliste brestois, une rétrospective de 30 années...

Et j'aurais aimé publier « Cinq méditations sur la mort » de François Cheng, un superbe vrai petit livre qui est en réalité une méditation sur la vie... »

■ **Le livre compte-t-il parmi vos passe-temps, ou la saturation professionnelle vous amène-t-elle à le fuir durant vos rares moments libres ?**

« Ma femme se fâche parce que je ramène trop de livres à la maison.

Comme depuis toujours j'achète des livres à la Librairie Dialogues plutôt que de prendre ceux des services de presse des éditeurs, vous pouvez en déduire que la passion du livre est toujours là ! »

(Entretien recueilli par Samuel Charles)